

Bruno PACCHIELE

Interférences

ISBN : 979-10-359-2655-7

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Le haut-commissaire à l'énergie fait son entrée dans le bureau du ministre, l'air soucieux et grave. Les deux hommes se saluent machinalement.

- Tout est là, fit Jacques Blandin en déposant un épais dossier sur la table en acajou reflétant la clarté déversée par une immense baie vitrée dénuée de rideaux.

Sur le large bureau trônent simplement un téléphone au boîtier ergonomique et un cadre numérique affichant un diaporama de photos de famille. L'éminent fonctionnaire y ajoute une clé Usb, version informatisée du compte-rendu.

Le ministre cesse de jouer avec l'épais sous-mains en cuir bordeaux.

- Ecoutez mon cher Blandin, je n'y entends rien en informatique, voyez avec ma secrétaire pour ça, et vous seriez bien aimable de me résumer ce... enfin, je suppose que le rapport d'experts est truffé de chiffres incompréhensibles, comme d'habitude.

Le ministre soupèse le lourd dossier d'un air lassé. Jacques Blandin ne se froisse pas, il connaît l'humeur parfois suffisante du ministre, particulièrement lorsque celui-ci se sent impuissant devant une situation qui le dépasse.

S'il n'était pas aussi respectueux de l'étiquette, il irait jusqu'à se laisser aller à un vague sourire. Les Ministres passent, la fonction reste... Et les hauts fonctionnaires de sa trempe sont la fonction. N'a-t-il pas déjà vu défiler au moins six ministres dans ce bureau ?

- Pour résumer, disons que la Chine, l'Inde et le Japon ont pris des mesures drastiques dès hier soir. La nuit dernière, (Blandin baisse d'un ton, pour marquer un point important) nous n'avons pas eu à déplorer de graves incidents.
- Qu'est-ce que vous appelez "graves incidents" ?
- La Chine, ce n'est pas la France, voyez-vous. Là-bas, mille ou deux mille morts, ça passe inaperçu, vous connaissez aussi bien que moi leur degré de démocratie et puis, rien n'est comparable, ce sont des peuples très disciplinés.
- Comment réagissent les américains ?
- Heu... Il est trop tôt, Monsieur le Ministre. Il n'est que cinq heures du matin à New York et environ...
- Epargnez-moi vos cours de géographie pour collégien, s'il vous plaît. Que dit la Maison Blanche ?
- Ils sont confiants, Monsieur le Ministre.
- Mouais... comme toujours. Les américains annoncent qu'ils ont tout sous contrôle, qu'ils maîtrisent tout, et puis ça donne le Vietnam ou l'Irak. On connaît...
- Ils ont quand même amorcé le problème sans gros troubles. Au pays du 4x4 roi, et où chacun possède

un colt, c'est une prouesse de n'avoir pas à déplorer plus de cinq mille victimes.

- Pour l'instant, pour l'instant... Attendez que les vraies mesures soient prises, vous allez voir le bordel !

Le Ministre s'était enflammé, mais il se reprit aussitôt, voulant montrer une sérénité qu'il n'avait plus qu'en façade, comme tous ses collègues au gouvernement depuis l'annonce.

Blandin le regarde avec une certaine pitié. Lui, oeuvre dans l'ombre en quelque sorte, il se contente de suivre une ligne politique bien définie, ou plus floue, comme c'est le cas depuis quarante-huit heures. En tout cas, il n'a pas de décision à prendre. Il passe les plats, un point c'est tout. A l'occasion, il est le récepteur de la colère des ministres que tout cela dépasse largement.

Il s'enquiert de sa mission.

- On peut savoir quelle sera la ligne suivie par le gouvernement ?
- Un conseil extraordinaire doit avoir lieu en début d'après-midi, à quatorze heures. J'espère que cette fois, il en ressortira quelque chose de positif. Nous allons certainement nous aligner sur les politiques strictes menées par la Chine et la Russie.
- Heu... Comme vous le rappeliez vous-même, il y a un instant, Monsieur le Ministre, ce sont des démocraties, disons, plus musclées que la nôtre.

- Oui, je sais, je sais. Je ne suis pas pour la manière forte, vous le savez très bien, Blandin. Mais, là, si on ne fait rien, c'est le chaos total.

Jacques Blandin hoche la tête. Il quitte le bureau du ministre sans plus de cérémonie. Sa journée est grassement remplie : Rendez-vous, conférences de presse, expliquer et réexpliquer sans cesse la situation épouvantable dans laquelle le monde moderne est plongé. Donner des chiffres, les plus exacts possibles, rendre compte de la conjuncture dans les pays voisins, amis ou ennemis. Il est debout dix-huit heures par jour à courir d'un studio télé à un ministère, rencontrer les responsables des grandes entreprises, les représentants des syndicats, les délégués des transports,...

Mais, il ne voudrait pas être à la place des ministres du gouvernement. Leur tâche est autrement plus ardue. Rassurer et rester ferme face à la catastrophe. Et surtout, être en première ligne, à la fois sous les feux de la rampe quelques rares moments d'exception, mais le plus souvent sous les rafales de la mitraille. Eux, leurs journées dépassent les dix-huit heures. De toute manière, plus aucun responsable ne peut trouver le sommeil, à moins d'être le dernier des égoïstes.

A l'issue du énième conseil extraordinaire prévu pour quatorze heures, et qui ne dura que dix minutes montre en main, le président, son premier ministre et les ministres concernés annoncent en chœur, l'état d'urgence décrétée sur tout le territoire. Couvre-feu et surtout interdiction

absolue d'utiliser le moindre moteur fonctionnant au carburant.

=== / ===

On y était. Les experts l'avaient annoncé depuis plusieurs décennies déjà. Les gérants des compagnies pétrolières connaissaient leurs réserves. Enfin, les responsables politiques, toujours prompts à retarder au maximum les mauvaises nouvelles, avaient annoncé, partout dans le monde, et en moins d'une semaine, la fin du pétrole !

On avait noté des incidents un peu partout sur le territoire des Etats-Unis. Le président avait envoyé vingt mille G.I. pour rétablir l'ordre. Le pays de la liberté ressemblait vaguement aux dictatures les plus sévères. Des colonnes de véhicules blindés déposaient des bataillons aux endroits stratégiques des grandes villes. Armés, ils entendaient faire respecter un état de droit, qui n'était déjà plus une démocratie.

Ce n'était pas mieux sur le sol Européen. Des manifestations avaient eu lieu, notamment en Espagne, en Grèce, et Londres avait connu la pire nuit de son histoire. Des dizaines de milliers de citoyens n'entendaient tout simplement pas changer radicalement leur mode de vie. D'autant plus qu'on chuchotait partout qu'il restait d'importantes réserves de pétrole, quelque part, mais la réalité nous avait rattrapé.

Depuis une quinzaine de jours, aucun véhicule fonctionnant au carburant ne pouvait circuler, excepté les secours, pompiers, et bien entendu l'armée qui avait fort à faire. Dans toutes les démocraties, on s'était résolu à faire appel aux forces militaires pour faire respecter un semblant d'ordre.

Les pays de l'Ouest n'avaient jamais connu un tel chambardement. Des générations de gens vivant à l'abri de la guerre, découvraient un monde désorganisé où les égoïsmes exacerbés par des décennies de publicité, d'incitation à consommer, laissaient éclater une furie insoupçonnée. Chacun refusait le monde qui s'annonçait. Personne ne voulait remettre en question son train de vie, ses habitudes.

L'Inde et la Chine étaient moins secouées. Leur important dispositif militaire interdisait les larges débordements des pays occidentaux. Leur population était moins contaminée par ce confort petit bourgeois, mâtiné d'individualisme forcené. On se résignait davantage face aux aléas de la vie, qu'ils soient provoqués par des catastrophes météorologiques ou des décisions politiques.

L'Amérique du Sud était au bord du chaos, tandis que les grandes villes d'Afrique s'enflammaient. La situation était critique. Allait-on vers une guerre civile mondiale ? Seulement, une guerre se déclare face à un ennemi. Là, il n'y avait personne en face. Juste un manque. Un gigantesque vide. Plus une goutte d'essence.

Les plus anciens se souvenaient du film d'anticipation "Mad Max" où certaines scènes étaient rejouées quotidiennement.

Le taux de suicide explosa. Malgré les dispositifs adoptés, des scènes d'une violence inouïe se multipliaient. Les pouvoirs publics avaient été largement dépassés. Les programmes de construction de parcs d'énergie renouvelable étaient encore loin de pouvoir subvenir aux besoins d'une population habituée aux excès depuis sa naissance.

Les usines tournaient au ralenti. Des pans entiers de l'économie s'étaient effondrés. Le réseau électrique était très régulièrement hors service. Les pics de consommation souvent dépassés. Cependant, quelques-uns s'organisaient en associations diverses. Beaucoup avaient compris qu'il ne fallait plus rien attendre des pouvoirs publics.

=== / ===

Katy déchargeait sa petite remorque de cageots de tomates, de concombres, de poireaux et de salades. Elle déposa également deux gros sacs de pommes de terre encore terreuses.

Au nord de Lodève, une communauté faisait face à la pire catastrophe que le monde entier ait connue. On ne s'était pas trop mal débrouillé autour d'un village à moitié abandonné, qu'une poignée de citoyens résolus à changer de vie, avait redonné vie.

Depuis des mois, il en arrivait constamment. Le village abritait plus de deux cents familles maintenant et, lors de la dernière assemblée municipale, on avait voté contre l'expansion. A l'entrée du village des panneaux annonçaient, comme aux premiers temps du far west, le nombre d'habitants, souligné de la mention *"bienvenue aux gens de passage, immigration interdite"*.

La décision avait, pour la première fois, divisé la population jusque-là soudée vers le même objectif. Fuir le chaos des villes et bâtir une nouvelle société. Repartir de zéro, sur de nouvelles bases où la convivialité et la simplicité étaient données en exemple.

Lors du débat sur l'acceptation ou le refus de nouveaux venus, il avait été convenu de n'accepter que les talents dont la communauté avait besoin. Cela avait fait ressurgir des démons enfouis sous la couche d'une joyeuse volonté de s'en sortir solidairement. Cette question soulevait des tensions entre les partisans d'un repli sur soi, invoquant le fait qu'ils vivaient en autarcie depuis bientôt deux ans et qu'ils n'attendaient plus rien du monde extérieur, et les adeptes d'une liberté fondamentale, radicale, qui était la base de leur existence.

De quel droit refusait-on l'arrivée de nouveaux bras ? Pourquoi avait-on accepté ceux qui étaient venus jusqu'à aujourd'hui et privait-on les nouveaux arrivants ? Quelle était la limite ? Qui pouvait fixer un nombre ? Pourquoi privilégier certains talents particuliers ?

Un homme ne valait-il pas un autre homme ? Qui avait le droit de choisir ceux qui pourraient s'installer au village ?

Katy constatait que l'idéal qui avait permis au groupe de se souder pour réinventer un monde nouveau, débarrassé du superflu, bâti sur la confiance et la transparence et sans gaspillage, menaçait de s'effondrer.

Dès lors, la communauté se scinda, une fissure allait s'agrandir jusqu'à briser l'élan écologique du groupe.

=== / ===

Debout derrière la fenêtre sans vitre d'un immeuble dévasté, Giovanni pensait qu'avec encore un peu de temps, il pourrait obtenir le contrôle de toute la zone portuaire.

Depuis la fin du pétrole, les différentes mafias s'étaient engagées pleinement dans une économie parallèle. Dans certains petits pays, déjà lourdement affaiblis par plusieurs vagues successives de crises diverses, autant boursières qu'écologiques, elles avaient fondé des réseaux qui, maintenant, se substituaient à un état impuissant et délabré. Partout où la société civile manquait à ses devoirs, l'Organisation investissait la place laissée libre.

Giovanni était le responsable de la section maritime en Croatie. L'acheminement des denrées et des matières premières, transitait par les ports de l'Adriatique. Qui avait mainmise sur ces ports, contrôlait toute une partie du sud-

est de l'Europe. La puissance de cette organisation s'était bâtit sur des activités pas très légales, trafic de drogue, prostitution, casinos, vente d'armes.

Dorénavant, le but était d'atteindre une certaine légalité, de se blanchir, devenir respectable, pour ensuite prendre le contrôle de l'état entier. Le seul problème était que d'autres organisations allaient exiger leur part du gâteau. La puissante mafia Russe et toutes ses ramifications, très présente en Europe de l'Est, celle de Don Martini, à Rome, sans compter le cartel Allemand et le gang des Marseillais.

En peu de temps, l'Europe des frontières abolies, allait redevenir un continent où de nouvelles bornes verraient le jour, des limites souvent mouvantes, le tout dans une paix illusoire. Car, même si ces organisations s'étaient fait une beauté en devenant respectables, le naturel revenait au galop lors des crises majeures. Et cette course à l'énergie n'était pas pour apaiser les tensions.

Giovanni se lissa le visage. Une barbe de trois jours râpait délicieusement ses doigts enflés. Encore cette saloperie de transfusion sanguine qui gonflait ses pieds et ses mains. Atteint d'une grave maladie du sang, il devait être transfusé deux fois par mois. Il en ressortait toujours affaibli et les effets secondaires commençaient à devenir un sérieux handicap. Mais, d'ici deux jours, trois au maximum, il pourrait s'enorgueillir de posséder tous les ports et, à ce moment-là, le big boss ne pourrait que lui renouveler sa confiance.

=== / ===

Au nord du Texas, un spectacle peu commun s'étendait à perte de vue. Des dizaines de milliers, peut-être pas loin d'un million de véhicules, d'imposants 4x4 aux berlines plus modestes, étaient parqués sur une étendue que l'on nommait déjà "Car's Death". Par ce symbole, de nombreux américains entendaient marquer la fin d'une époque. On venait ici en pèlerinage des quatre coins du pays. On laissait son véhicule, le plus souvent tagué d'un message devant l'éternité, et on repartait chez soi, à pied... Ou bien, on commençait une nouvelle vie.

Depuis la raréfaction, puis la disparition de tout carburant, nombreux étaient ceux qui avaient remis en question toute leur vie, leur but, leurs espoirs. Certains ne repartaient pas et vivaient là, au milieu des carcasses qui commençaient à rouiller. Un véritable camp de nomades figé.

Paul, chalumeau à la main, n'avait pas tardé à recycler bon nombre de carcasses. En y couplant le système de transmission propre aux vélos, et recouvrant le tout d'une tôle la plus légère possible, il proposait de tout nouveaux véhicules où les mollets remplaçaient le gasoil disparu. Son affaire marchait plutôt bien, même si l'obésité de certains leur interdisait le moindre effort. Un peuple entier était en train de se relever de devant son écran pour marcher ou pédaler.

La force des héritiers de ces émigrants du passé, était de toujours savoir s'adapter, ne jamais rester sur ses acquis. La transition était dure, mais "impossible" est un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire américain.

Un parc éolien et de grands panneaux photovoltaïques fournissaient le strict minimum en matière d'énergie. On continuait à utiliser son cellulaire et son ordinateur. Les programmes télé continuaient d'abrutir le monde. Pour tout le reste, ce qui faisait l'honneur des Etats Unis, leur marque de fabrique, c'était terminé. Les grandes autoroutes étaient désertes, et seule une poignée d'avions privés ou militaires sillonnaient un ciel rendu majoritairement aux volatiles.

Paul pensa que la vie n'était pas si mauvaise, finalement. Ford avait bien fait fortune en construisant des engins pétaradant auxquels personne ne donnait le moindre avenir. Au pays du self-made-man, même en pleine crise, on rêvait encore de devenir riche.

=== / ===

Sekou pédalait sur une piste dont la terre rouge volait au gré de la petite brise, qui n'arrivait cependant pas à rafraîchir la pesanteur de l'air. Ses dreadlocks battaient ses épaules nues. Il n'était vêtu que d'un pantalon corsaire et ses sandales menaçaient à tout moment de rendre l'âme. Qu'importe. Sekou était libre.

Tout ce ramdam dans les pays riches, ça le faisait doucement rigoler. Perdu au centre du Niger, dans un village comme tant d'autres, il menait sa petite vie tranquille, en servant de guide aux touristes venus de ce monde opulent et arrogant. Les pourboires qu'il récoltait alors, lui suffisaient pour tenir un long mois ici, au village.

Le reste du temps, il dormait dans sa case jusqu'au coucher du soleil, puis il faisait la fête jusqu'à l'aube. Il passait ses nuits à jouer dans un petit groupe musical de brousse. Armé de sa guitare qui ne le quittait pas, il grattait des accords, accompagné par trois autres grands noirs, élancés, aux mains fines et noueuses, aux muscles effilés, au visage superbe. Ils avaient quelque chose des Masaï dans leur allure, excepté peut-être cette propension à s'avachir des nuits entières, la tête embrumée dans des relents d'herbe fumée, douces volutes qui s'échappaient de leurs mégots. Ils jouaient, parfois s'endormaient, fumaient, ou bien allaient partager la paillasse d'une jeune femme des environs. C'était la belle vie.

Le matin, Sekou aimait sillonner les pistes rougies par une terre qui ne connaissait plus la pluie. Il avait bien vu les protestations, les manifestations, les révoltes des pays riches, à la télé.

Moussa le touareg, possédait une cahute où il vendait des boissons, immanquablement du faux coca-cola et quelques pseudo-sodas. Un antique poste de télé aux couleurs criardes et à la réception aléatoire était suspendu à un mur

de chaux. Une assemblée de cent vingt personnes entourait cette boîte à images, lors des coupes du monde de football. A ces occasions, le spectacle était autant parmi le public échauffé, que sur le terrain filmé par quarante-six objectifs qui envoyaient, personne ici ne savait trop comment, ces images en direct au fin fond de l'Afrique.

Sekou se moquait pas mal du cataclysme qui secouait le monde entier. Cela ne changerait rien ici. Il continuerait de passer toutes ses nuits avec ses potes à improviser sur leurs instruments de fortune, à prendre du plaisir avec les belles jeunes femmes des environs, et à fumer encore et encore.

Pourtant, tout au fond de lui, Sekou savait que lorsque le nord s'enrhumait, l'Afrique était malade, et qu'un simple dysfonctionnement de l'économie mondiale retombait toujours sur les épaules du continent maudit.

Plus de pétrole pour les nantis, ça voulait dire encore moins de tout, pour son pays. Et puis, à bien y réfléchir, si plus aucun avion ne décollait, comment les touristes qui le faisait vivre parviendraient jusqu'ici ?

=== / ===

Le cinquante-troisième étage de cette tour de Shanghai abritait un laboratoire de recherche à la pointe de la modernité. Plus de cinq cents chercheurs manipulaient appareils électroniques et claviers d'ordinateur. On s'affairait autour de machines ultra modernes, petits bijoux de la

technologie Chinoise. Sur ce plan-là aussi, l'empire du levant avait supplanté la domination américaine. C'est ici que naissaient les inventions les plus incroyables, que les avancées en matière de technologie de pointe étaient les plus significatives.

Lian Chen maniait une batterie d'éprouvettes et entraînait régulièrement des colonnes de chiffres dans l'ordinateur portable posé au milieu d'un chaos de tubes à essai, de fioles, flacons et ampoules, souvent reliés entre eux par des tubes aux courbes aléatoires. Le puissant Pc traitait les données, lançait lui-même les logiciels appropriés et inventait de nouveaux modèles. Lian Chen testait, la puissance informatique calculait.

En ce matin du 7 Novembre, le ciel était nettoyé de cet épais brouillard qui enveloppait régulièrement la ville, du temps où cinq millions d'automobiles rejetaient leurs vapeurs dans l'atmosphère. Cela allait être une journée superbe. Cela allait être un jour mémorable.

Le chercheur chinois de vingt-deux ans, diplômé d'état en physique appliqué, assorti d'une maîtrise de chimie moléculaire, venait de mettre au point une molécule capable d'agir sur la pression atmosphérique, lorsqu'on la divisait. Cela voulait dire que le génial inventeur venait de découvrir une nouvelle forme d'énergie. Les applications étaient immenses, infinies.

Lian Chen ôta ses épaisses lunettes protectrices, s'avança vers la baie vitrée et jeta un regard royal vers la ville qui brillait sous le soleil matinal. Il n'avait pas sommeil. Un sentiment de supériorité s'empara de son esprit. Bientôt, le monde allait retrouver ses anciennes habitudes. Des millions de véhicules allaient à nouveau glisser dans les rues, des milliers d'avions parcourir le ciel, les usines tourneraient à plein régime. Tout comme avant. Même mieux. L'énergie moléculaire était propre, ne faisait aucun bruit, ne rejetait aucun déchet, à part réchauffer l'air ambiant et... elle était entièrement gratuite.

L'interphone grésilla et aussitôt la porte s'ouvrit. Monsieur Tchang Su était entouré de deux hommes en costume sombre, impeccablement coupé. L'aspect de l'individu de droite n'avait rien d'asiatique.

Il n'y eut aucune violence. Tchang Su présenta les deux hommes appartenant l'un aux services secrets Chinois et l'autre, son équivalent Américain. La découverte universelle de Lian Chen ne devait pas être rendue publique, elle devait être encadrée. A force d'arguments percutants, on expliqua au jeune chercheur qu'une source d'énergie accessible et gratuite était tout aussi dangereuse que pas d'énergie du tout. Lian Chen se rendait bien compte que, à l'image des médias, celui qui contrôlait l'énergie contrôlait le monde.

Il accepta de modifier sa molécule. Le monde n'allait pas changer de sitôt. Le directeur sortit en compagnie de l'agent à l'aspect occidental, tandis que son homologue restait à

surveiller Lian Chen. Le chercheur remarqua, à la faveur d'un demi-tour du policier, qu'un revolver était dissimulé sous sa veste. L'idée de fuir traversa un instant son cerveau encombré d'équations et de modules de recherche, mais il était trop tard. Déjà, l'agent gouvernemental braquait son pistolet sur le jeune chercheur.

Soudain, en une fraction de seconde, la pièce éclata en un milliard de fragments, comme pixélisée. Et ce fut le noir absolu.

CHAPITRE 2

"Fail once again" s'afficha sur l'écran. Le jeune homme se retourna et ne put empêcher un juron de s'échapper de sa bouche.

La scène s'illumina subitement sous un concert d'applaudissements. Certains se levèrent dans la salle et l'ovation continua ainsi quelques minutes. Le jeune homme quitta son poste devant la console de jeux ultra moderne qui avait été branchée pour l'occasion, sur l'écran géant qui faisait face au public.

Les acclamations diminuaient à peine lorsque Mickael Adams fit son apparition. Le public reprit de plus belle. Mickael était l'icône de l'information télévisée, officiant depuis plus de vingt ans au Journal du Soir. Son site internet proposant une version complète et exhaustive de l'information mondiale, était visité chaque jour par plus de cent cinquante millions de personnes de par le monde.

Un avatar de Mickael présentait des flashes toutes les dix minutes, à la manière des chaînes d'info non-stop, mais cet artifice ne devait pas gommer le sérieux avec lequel les nouvelles étaient collectées. Des milliers de journalistes étaient sur le terrain. Aucun papier n'était écrit derrière un bureau, le cul gentiment posé sur un siège, un gobelet de café noir à portée de main. On allait pêcher l'info là où elle naissait. Mickael était la référence en matière d'actualités.

Le présentateur fit taire l'ovation en baissant les bras. A presque soixante ans, il respirait une forme olympique, avait participé récemment au marathon de New-York, était un fêru de chute libre, et navigateur devant l'éternel. Ces occupations de plein air lui accordait un teint toujours impeccablement hâlé. Le soleil et le vent avaient creusés de petites rides autour de ses yeux qui lui donnaient un air rieur.

Il apparaissait en public ou devant les caméras toujours vêtu de la même façon : pantalon noir impeccablement coupé, effleurant une paire de chaussures à cinq mille dollars la paire et un mince pull à col roulé enserrait ses pectoraux de sportif. Une tenue sobre comme s'il voulait s'effacer devant les événements.

Ce soir, un kit micro-oreillette complétait son maintien rigoureux et pourtant avenant. Ses yeux étaient d'un bleu presque transparent. Dans ce microcosme journalistique, on racontait que c'était à son seul regard que l'information était crédibilisée. On ne pouvait que faire confiance à une paire d'yeux qui vous regardait toujours bien en face, comme s'ils étaient deux scanners qui scrutaient l'information, la passant au détecteur de mensonges.

Il prit la parole de cette voix chaude et ferme qui avait fait son succès.

- Mesdames, Messieurs, c'est un grand honneur et une grande joie d'accueillir ce soir, celui qui est à l'origine de tout ceci.

D'un geste ample du bras gauche, il désigna l'écran géant, puis la console de jeu sur laquelle le jeune homme venait de disputer une partie animée, avant de s'arrêter sur l'accès aux coulisses d'où il était entré il n'y avait pas une minute.

— Ludovic Forest !

La foule se leva une nouvelle fois et applaudit à tout rompre. Des ténèbres des coulisses, s'avança lentement un homme à la démarche singée sur les stars du hip-hop, se balançant doucement à chaque pas. Tout sourire, il projetait ses bras en l'air en signe de victoire. Après une virile poignée de main au présentateur, et que celui-ci ait une nouvelle fois clamé son nom, il s'approcha d'un pupitre résolument design.

Moins grand que Mickael Adams, Ludovic Forest était également moins charismatique. La carapace de timidité qui l'avait séparé du monde à l'adolescence ne s'était pas totalement effacée. Son visage avait encore un air juvénile malgré ses trente-cinq ans. Il portait ce soir un costume sobre et élégant, qui n'était assurément pas sa tenue habituelle. Sous les dehors débonnaires de son entrée, il cachait mal un embarras proportionnel à l'ovation que le public, en majorité des professionnels de la communication, lui avait accordé ce soir. Une paire de lunettes aux montures invisibles ajoutait à cette fragilité.

— Bon... Bonsoir.

Peu habitué à entendre sa propre voix dans les hauts parleurs servant au retour, il hésita sur ses premiers mots. La salle était gagnée par un silence respectueux.

- Je voulais tout d'abord remercier tous ceux qui ont permis cette réussite qui va largement au-delà de nos plus belles espérances. Toute l'équipe de "PlayGate" qui m'a toujours épaulé par leur professionnalisme et leurs compétences, en particulier sa directrice... (il fit un signe pour qu'elle le rejoigne sur scène) Salomé Kaufman !

Nouveaux applaudissements. Une jeune femme blonde aux cheveux caressant des épaules menues, monta sur scène. En se retournant face à l'assemblée, elle montra un visage d'ange, aux pommettes à peine marquées, un nez aquilin, des lèvres fines, des yeux noisette et un front plat. Elle symbolisait la fragilité faite femme.

Quiconque ne connaissait pas la témérité et la force de cette véritable femme d'affaires, qui tenait à bout de bras sa société dans un océan de tempêtes, pesant près de cinq milliards de dollars, cotée en bourse, n'aurait pu croire que Miss Kaufman, Sally comme l'appelait tous ses collaborateurs (au sein de l'entreprise une simple femme de ménage était étiquetée collaboratrice), et cette frêle jeune femme étaient bien la même personne. Ce n'était pas une main de fer dans un gant de velours, mais la détermination enrobée d'une fragilité apparente.

Ludovic se pencha pour enlacer brièvement sa patronne. Il reprit :

- Ils ont fait un boulot formidable et sans eux... Bon, ok, j'arrête. J'aimerais juste ajouter un dernier mot avant que vos estomacs se repaissent. On m'a dit qu'on avait décimé à peu près tout ce qui restait de homards dans l'atlantique et qu'un wagon complet de foie gras venait directement du Périgord !

Des rires fusèrent.

- J'aimerais donc inviter sur cette scène celui sans qui tout ça n'aurait jamais vu le jour, une personne qui m'est chère, sans qui je n'aurais pas fait un centimètre du chemin qui m'a amené jusqu'à vous... Bart, s'il te plait...

Un grand gaillard un peu bourru, à la barbe de cinq jours, les cheveux désordonnés, vêtu d'une chemise beige et d'un pantalon bouffant, fut aux côtés de son ami d'enfance en quatre enjambées.

Mickael Adams conclut brièvement.

- "PlayGate" est heureux de vous offrir, à l'occasion du millionième jeu vendu en trois jours, un exemplaire de "Oil Collapse". Passez une bonne soirée. Bon appétit !

Après un salut nourri d'applaudissements, Jeremy regagna les coulisses au pas de course. Lorsque les projecteurs n'éclairaient plus son visage, le présentateur vedette n'était plus le même. Il ronchonna et jeta avec suffisance un "félicitations" à l'adresse de Ludovic avant de chuchoter quelques mots à l'oreille de Salomé. Celle-ci répondit à peine plus fort, qu'une enveloppe l'attendait dans sa loge.

- En espèces, comme convenu.

Des regards interrogatifs s'échangèrent entre Ludovic, Bart et Salomé.

Celle-ci haussa les épaules.

- Ça se passe toujours comme ça, les amis !
- Une simple invitation n'aurait-elle pas suffi ? Avança Bart, l'air à peine dégoûté.
- Pour les journalistes, non. Un grand nom de l'actualité parrainant une remise de récompense, ça attire toujours les médias, et nous en avons besoin, chéri. Business is business.
- Mouais... Tout ça, c'est pas mon truc, vous savez. Ça me débecte un peu. Un champion de l'info qui palpe cinquante mille euros par mois, et qui vient faire le guignol pour une enveloppe de cinq mille en liquide...

Bart émit un petit sifflement.